

lui la supplie-t-il, en larmoyant, de l'aimer. Car elle est forte en volonté, même son amant, jamais ne put connaître ce qu'elle pensait...

Si le mari le blesse elle aimera davantage celui qui aura *versé son sang pour elle*: et la charmeuse blonde s'exaltera en faveur de la victime. N'est-ce pas un premier duel et son auréole de bravoure qui la conquiert. Au contraire, s'il blesse le mari, elle l'aimera pour son triomphe. Oh! la logique des femmes, comme il la connaît.

Machinalement, sous les couvertures, il refait du poignet, du pouce, les feintes apprises. Sans doute l'adversaire aura le jeu sec de l'armée et l'épée théorique. Par ce dégagé il lui joindra la poitrine, le ventre par cet autre. Et s'il commet la sottise de se découvrir par un coupé, on lui ménage certaine riposte...

Puis, défile le rappel de ses combats d'honneur, Cluseret faillit le transpercer il y a deux ans... Si le mari de Marceline le tuait? Non, c'est une chose rare ces accidents. D'ailleurs, il aura mené joyeuse vie ces cinq dernières années. Que de maîtresses, mes enfants, que de cocus et quelles noces!...

La mort? Le nirvana sans doute, le complet repos des phénomènes. Ou, avenir terrifiant, une multitude de petites existences, d'êtres minuscules qui naissent de la décomposition; et la mort ce sera la vie infiniment multiple, avec toutes les douleurs, atténuées pourtant, et mises au point psychologique de ces larves. Quelle destinée: des joies et des désespoirs de microbes!

La mort, est-ce la négation absolue? L'inconcevable, alors? Car, si l'absolu se pouvait concevoir, il s'établirait un rapport entre lui et le concevant, c'est-à-dire que l'absolu serait relatif, proposition contradictoire. Oh! stupidité immense des hommes.

Penser que la philosophie officielle raisonne encore dans son ineptie béate, sur l'absolu inconnaissable...

Sonne deux fois le cartel. Il reste encore quatre heures à dormir; et le sommeil s'impose absolument nécessaire pour se trouver dispos le matin. Au reste, il est très calme, très brave. Une dernière fois Doriaste mime dans le vide la botte sur laquelle il compte. Il s'y peut fier décidément, et, comme il ne se découvre jamais...

Et il s'estime un très chic type: des amours, des duels, du talent et une complète indifférence pour les hochets de gloire.

VIII

Longchamps, le matin. La pluie striant de rayures fragmentées l'enfilade des tribunes vides. Et la pelouse pâlotte. Doriaste éprouve son épée. Le mari enlève ses manchettes et, fébrile, ne parvient pas à boutonner son gant. Il dut souffrir affreusement, ce noble. Ses yeux paraissent glauques; ses cheveux gris sont tout ébouriffés et, dans sa figure, les rides frissonnent.

Le jeune homme remarque qu'il le gêne à l'examiner ainsi. Lui-même se sent très vigoureux, un robuste mâle, et il se compare en soi aux héros écossais de Walter Scott; et son épée, il la nomme muettement claymore. Puis, tout entier, l'accapare le

soin de prévoir quelles seront les premières passes. Et les préparatifs ne se terminent pas. Les témoins causent sans agir.

Un léger malaise lui resserre les entrailles et la gorge. Alors, pour se distraire d'appréhensions vagues qui, subrepticement, l'envahissent, il s'intéresse aux passants matineux, groupés proche. Il y a un garçon boucher robuste, les hanches enveloppées de toiles sanglantes, la tête fixe sous une corbeille grasse. Un hussard, en petite tenue, maintient, par le licol, deux chevaux dont les yeux noirs roulent inquiètement. Sur la route, près le moulin, un maraîcher arrête sa voiture et le vent souffle dans sa blouse que brunit l'averse. Et les témoins:—Allez, messieurs!

La figure verdâtre du noble perçue à travers le très rapide cliquetis des armes. Et sa lame qui, sans cesse se dérobe, et repasse, et remonte, menaçante, et vue seulement par un reflet mince qui vire.

Doriaste s'encolère impatiemment; son amour-propre se blesse à chacune de ses bottes parée. La sensation d'un coup violent et froid dans le cœur. Et les tribunes accourent tournoyantes pour l'écraser. Et du noir. Plus rien, sinon une morsure à gauche. Naît un calme doux. Vers l'infini, une lueur pâlotte, fulgure, diminue, s'éteint.

IX

... Dans *le Sphinx*, l'article de première colonne intitulé: *Paul Doriaste*, est encadré de noir.

LE LÉVRIER

I

Depuis la mort de son mari,—il y aura un an vienne la vendange,—la comtesse Diane de Gorde vivait solitaire et inconsolée dans le vieux château tristement assis au bord de l'étang. Servie par des domestiques taciturnes, assistée par son confesseur qui lui prêchait, mais en vain, la résignation évangélique, elle passait sa vie à pleurer son bonheur irrévocablement évanoui, le cœur percé de sept glaives.

De haute lignée et d'une beauté fine de pastel ancien, elle s'était mariée un peu tardivement, à vingt-quatre ans, au comte de Gorde, beau jeune homme d'une trentaine d'années, galant à la mode exquise d'autrefois, amateur enragé de vénerie, vrai gentilhomme français et point anglomane. Courtisée plus que toute autre, à cause de son rang et de sa beauté, la comtesse de Gorde sut par un tact subtil et une conduite irréprochable décourager la fatuité des hommes et désarmer la médisance des femmes.

Elle ne cachait pourtant pas, la belle Diane, sous sa gorge divinement moulée, la glaciale indifférence pour les amoureuses extases, de son homonyme l'antique chasseresse. Se sentant du sang de bacchide dans les veines et trop d'orgueil et de dévotion dans l'âme pour se salir d'adultère, elle préféra tuer littéralement son mari par ses caresses inexorables. Ce fut pendant cinq ans une vie d'affres et de délices: les flambeaux de l'amour brûlèrent jusques à la torchère autour d'un catafalque. Elle le